

Sourire d'Asie

Dans quelques heures je m'envole vers Kathmandu. Capitale du Népal, petite ville coincée entre des montagnes trop grandes pour elle.

Partie, comme ça, sur un coup de tête... pas tellement surprenant finalement, vu ma situation.

Adoptée à l'âge de quatre mois, je n'ai jamais connu mes parents biologiques, et je n'ai aucun renseignement sur eux. La seule chose authentique que je possède, si j'ose dire, c'est mon deuxième prénom : Pryanka.

Après avoir, vers trois ans, posé la question essentielle : « *pourquoi ma première maman elle m'a pas gardée ?* », j'avais ensuite versé un torrent de larmes en réalisant que je ne reverrai jamais ma famille népalaise.

Petite encore, je m'émerveillais lors des courses dans le Chinatown parisien : « *'egad' maman, yeux b'idés, yeux b'idés* ». Puis, le sujet fût clos pour une dizaine d'années, même si je m'extasiais sur les ressemblances entre membres d'une même famille, en me demandant pourquoi je ne trouvais jamais aucun asiatique qui me ressemblât vraiment... Personne à mon image.

Même lors d'un premier voyage au Népal, je scrutais en vain les visages souriants des habitants. Aucun ne semblait avoir quelque lien avec moi... Eux-mêmes ne savaient pas reconnaître à quelle ethnie j'appartenais, me prenant même parfois pour une japonaise.

Pourtant, malgré mes besoins d'identification insatisfaits, je ressentais le plaisir et la quiétude d'un retour aux sources lorsque je me retrouvais en Asie. Pour la première fois, je faisais partie de la norme, je me sentais comme un poisson dans l'eau. Quel bonheur de pouvoir acheter à Bangkok un jean taille unique me seyant parfaitement, adieu les reprises et autres ourlets habituels !

Reflet tremblotant dans le miroir des toilettes de l'avion. Je me regarde, les contours familiers de ma silhouette m'apparaissent. Mes cheveux rejetés vers l'arrière tombent sur mes épaules, en dégagant mon visage de son habituelle masse noire, qui prend des reflets bleus l'été. Mes joues ont rougi parce qu'il fait chaud dans les Boeing 747 de Qatar Airways, et mes traits sont un peu fatigués. Mes yeux restent d'un noir profond, comme si de l'encre de Chine s'y était renversée. Il paraît que les yeux noirs n'existent pas, qu'ils ne sont que marron foncé. Pourtant les miens paraissent vraiment sombres. A tel point que certains me trouvent le regard dur.

On toque à la porte. Cela fait presque dix minutes que je suis enfermée dans les WC. Et pourtant je pense encore aux raisons de mon départ :

Sentimentalement dubitative face à une relation instable, complexe et douloureuse, la pause que m'offrait ce voyage imprévu était bienvenue.

Fatiguée par des études littéraires qui peut-être ne me convenaient pas si bien.

Et surtout tiraillée par cette ultime question : Ma mère avait-elle laissée une trace là-bas ? Tiraillée depuis qu'une amie, un peu éméchée, m'avait demandée, narquoise : « *Mais, pourquoi tu n'as jamais essayé de retrouver ta mère ou ta famille ? T'as peur d'être déçue ?* »

Finalement, j'avais besoin de me retrouver et de faire la paix avec moi-même, challenge difficile puisque sans tricherie.

-

« *Bienvenue à Kathmandu, il est actuellement neuf heures cinq minutes heure locale, la température est de 28°C* »

La chaleur et la foule de taxis amassée à l'entrée de l'aéroport, m'accueillent dès la sortie... L'agitation typique asiatique au plus profond d'elle-même.

Je négocie un taxi à soixante roupies pour gagner Kathmandu, en lui indiquant une guest-house dans le centre ville.

Après une douche revigorante, je quitte ma petite chambre toute simple presque dénudée, et me met en quête d'un restaurant. Les guirlandes

colorées des murs un peu délabrés d'Helena's me séduisent. Je m'assieds à une table au deuxième étage, qui m'offre une vue directe sur la rue.

D'ici j'aperçois son agitation. Les pousse-pousse se suivent, et sur un vélo, une femme porte un bébé sur ses genoux, tandis que son mari pédale, un autre enfant sur le guidon... Les vieillards parlent entre eux, agitant leurs mains, haussant la voix parfois, jouant aux dés ou somnolant, tous sous le même kiosque, seul abri contre le soleil de midi.

Les échoppes emmurées dans des sortes de boxes regorgent de produits divers, lessive en poudre, paquets de bonbons fluorescents, teinture pour cheveux ou détartrant pour WC. Tout semble être jeté pêle-mêle, en un contraste étonnant avec le vendeur tranquille et souriant, nonchalamment accoudé au comptoir.

Les Cybercafés ont un franc succès, la porte s'ouvrant et se refermant en permanence.

Le daal-bhat fumant que m'apporte le serveur interrompt mes pensées.

-

Peu après je repars à travers les rues de ce quartier commerçant, slalomant entre les passants qui me dévisagent, sans doute intrigués par mon allure de Népalaise habillée en européenne.

Je hèle un taxi et me voilà en route vers Bodnath, banlieue bouddhiste de la capitale. La pluie stoppe un moment mon voyage. C'est la mousson, et elle donne parfois à Kathmandu un côté lacustre surprenant.

J'appuie ma tête contre la vitre, la pluie tombe si fort qu'elle forme un véritable rideau mouvant, obligeant hommes, voitures, pousse-pousse, chiens et vaches sacrées à s'entasser sous le même abri. Mon chauffeur, que la situation amuse beaucoup, discute avec son voisin, carrosserie contre carrosserie, en népali si rapide qu'il m'est impossible d'en comprendre un mot. La mélodie indienne de la radio me fait sourire. Le remarquant, il entame une conversation mi-népal, mi-anglaise. Le temps ne presse pas, puisque le niveau de l'eau ne cesse de monter.

Il me demande d'où je viens :

« *From France !* »

Il éclate de rire et me dit « *Really ? But you look like nepali people !* »

Je lui explique, lui livrant un peu de mon histoire et des raisons de ma présence ici.

« *A kind of pilgrimage in fact* » me répond-t-il sérieusement.

Je me laisse tomber dans le fond de mon siège, regardant les gouttes d'eau se courser sur la vitre avant de mourir dans la rainure du carreau. Oui, il a raison, une sorte de pèlerinage, dont j'ai besoin de sortir plus forte et entière, et pour cela je dois commencer par le commencement : mes origines.

Je passe la porte de Bodnath, où la vie s'organise autour du « stupa » central, gigantesque construction symbolisant le Bouddha. La population tourne autour, en priant, véritable courant humain qui vous emporte avec lui.

Le stupa semble un seul bloc, sorte de pyramide, couverte d'écritures sanscrites, sept escaliers permettent d'accéder au sommet. On dit qu'il ne faut pas les monter si l'on est incapable de lire et de comprendre les textes sacrés. La tête du stupa impose le respect : ses grands yeux bridés m'observent, et son troisième œil en forme d'oreille semble entendre chacune de mes pensées.

Je m'enfonce dans les ruelles, m'arrêtant chez le vendeur de chapatis, sorte de crêpes cuites directement dans l'huile bouillonnante.

Une femme mendie, son bébé dans les bras. Je fouille dans mon sac, mais un passant m'arrête, m'expliquant dans un anglais parfait que cette femme est alcoolique, probablement droguée, et que mon argent ne fera qu'empirer les choses. Devant le changement de situation, elle pose son bébé à terre, le rejetant violemment lorsqu'il tente de s'agripper aux pans de son sari. Me menaçant du doigt, elle m'insulte en népali et repart furieuse, en laissant là sa petite fille, qui pleure et tend les bras, n'enserrant que le vide. Une autre femme la récupère et s'en va la bercer sur ses genoux un peu plus loin. Mon ami-le-passant, voyant mon air dépit, m'informe que ce bébé n'est pas le sien, mais seulement un accessoire pour apitoyer les touristes.

Je poursuis mon chemin, vers la maison d'un vieil ami de mes parents, Philippe, venu chercher ici la quiétude bouddhiste. C'est grâce à lui que

mes parents on pu m'adopter, mis en contact avec un médecin d'une maternité de Kathmandu.

Après les retrouvailles et quelques nouvelles françaises, je lui explique le motif de ma visite.

Assis près de la table basse, dans son salon blanc, en tailleur sur son coussin de yoga, il me regarde en souriant. Philippe n'a pas toujours besoin de parler pour exprimer ce qu'il pense ou ce qu'il ressent. Sa compagnie est des plus très agréables, et son calme et son sourire m'apaisent...

Il me donne les coordonnées du médecin, me conseillant d'essayer de le rencontrer d'abord à l'hôpital, mais me mettant en garde contre les probabilités d'échec de ma recherche. Il serait miraculeux que ma mère biologique ait laissé une trace quelconque à la maternité.

Je repars, mon petit bout de papier soigneusement rangé dans mon sac. Je m'arrête faire quelques achats au supermarché très moderne à la sortie de Bodnath, avant de rentrer en ville.

Les journées asiatiques paraissent toujours des mois, le fourmillement perpétuel des rues y étant sûrement pour quelque chose. Je projette, le lendemain, de me rendre à Bal Mandir, l'orphelinat qui m'a accueillie.

Cette nuit j'ai rêvé. Le souvenir d'une promenade dans la campagne népalaise, lorsque j'avais douze ans m'est revenu.

Nous marchions au milieu du sentier pour éviter les sangsues, en surplombant les rizières en terrasses. Leur vert chatoyant faisait ressortir les taches rouge et rose des saris des femmes courbées en deux, plantant le riz. On traversait des villages, les enfants accouraient, le sourire aux lèvres, les cheveux en bataille : « *one pen, one pen !* ». Puis alors que nous reprenions notre descente vers la vallée, un homme s'arrête, me regarde, et lance sans gêne apparente : « *She could be my daughter* ». Et ma mère de me dire maladroitement : « *Regarde Léa, cet homme, il pourrait être ton père ! Tu aurais aimé l'avoir comme papa ?* »

Je revois très nettement son visage dur, marqué par la vie paysanne. Grisonnant, une barbichette mal rasée lui pend au menton. Il porte un grand T-shirt bleu foncé avec des manches si amples qu'elles lui arrivent

aux avant-bras, lui donnant l'air gauche et hésitant. Il me sourit et s'en va, sans deviner le chamboulement d'émotions qui s'opère en moi.

-

Le taxi me dépose devant la grille de Bal Mandir, « le temple des enfants », et je traverse le jardin mal entretenu.

L'odeur particulière du lieu m'envahit, tandis que je pénètre dans la cour. Les enfants me regardent intrigués. Je suis trop jeune pour adopter, et je ne ressemble pas à une didi habituelle (nourrice népalaise, « grande sœur » en français).

Dans le bâtiment des adolescents face à moi, j'aperçois une jeune fille aux yeux rieurs, dissimulée derrière le rideau de sa fenêtre. A bientôt seize ans, elle sera mise dehors, avec un peu d'argent pour démarrer sa vie active. En réalité, beaucoup se retrouvent dans la rue, rejetés de la société népalaise, pour qui une famille est ce qu'il y a de plus sacré. D'autres sont enrôlés de force chez les rebelles maoïstes...

Je passe la tête dans la cuisine, les didis sont là, préparant le repas pour plus d'une centaine d'enfants : une plâtrée de riz, servie dans une gamelle en fer, accompagnée de la sauce au curry-lentilles habituelle. Les enfants s'assoient le long du couloir pour manger.

Pour l'heure, mon appareil photo a grand succès. Les enfants, ravis de prendre la pose accourent derrière moi dès que le flash a retenti, pour contempler leurs mines réjouies, éblouies par la lumière blanche.

Je finis par m'extirper de cette foule de bambins agrippés à moi. Je me dirige vers le bureau de l'actuel directeur de Bal Mandir. S'étant occupé du dossier de mon frère, il connaît ma famille, mais n'étant pas encore là lors de mon adoption, il ne connaît pas mon histoire.

Je lui explique les raisons de ma venue, et lui demande s'il pense pouvoir trouver quelques informations intéressantes dans ses dossiers poussiéreux. Il casse rapidement mes espoirs en s'excusant, car sur mon dossier n'apparaît que ma date de naissance présumée.

En revanche, les recherches auprès de la maternité lui semblent être la seule piste plausible.

Mais c'est assez d'émotions pour aujourd'hui. Je m'arrête pour manger un peu, et rentre me reposer.

-

Le lendemain matin, étalant le miel coulant sur une pancake encore chaude, je réfléchis à cette journée prometteuse. Je m'avoue que les probabilités de retrouver des traces de ma famille biologiques sont infimes ; et même si j'y parvenais, que leur dirais-je ?

« Bonjour, vous ne me connaissez pas, cela fait près vingt ans qu'on ne s'est pas vu, mais je voulais savoir ce que vous deveniez » ?

Cela n'était guère envisageable... mais pourtant je souhaitais de toutes mes forces savoir si j'avais des frères et sœurs, s'ils me ressemblaient, les apercevoir. Voir celle qui m'avait portée pendant neuf mois, la voir simplement sourire...

Je me promettais de ne pas chambouler leur vie puisqu'ils avaient résolument décidé de sortir de la mienne.

Me voilà donc partie, le cœur serré, scrutant plus que jamais un trait familial sur les visages des passants.

Devant la maternité, des files d'attentes se prolongent sur plus de dix mètres, toujours dans une tranquillité déconcertante. Je cherche un accueil, mais la standardiste semble vraiment débordée. Je me dirige vers l'étage, on m'indique le bureau du médecin, en me disant d'attendre, mais il est reparti chez lui. Mon cœur semble se relâcher, je respire à nouveau normalement. Un mélange de soulagement et de déception me noue le ventre.

Puis tout va très vite, je sors en courant de l'hôpital, je veux aller au bout pour une fois.

Je hèle un taxi, et lui donne l'adresse du médecin. Un quart d'heure plus tard, il me dépose devant une porte basse, au bois vieilli, la peinture bleu foncé s'effrite. Il n'y a pas de sonnette. Je pousse la porte, monte l'escalier, et arrive dans un petit salon très encombré. Un vieil homme grisonnant est assis sur son canapé, regardant une petite télé à l'image brouillée.

Il se retourne, me dévisage. Je me présente, lui explique ma visite, lui décrivant ma mère adoptive, lui disant que je viens de la part de Philippe. Au fur et à mesure de mon récit, il dodeline de la tête, fronçant parfois ses sourcils au-dessus de ses petites lunettes rondes.

Enfin il prend la parole. Il n'est pas sûr de pouvoir m'aider, car il doute qu'il y ait une trace de ma mère à la maternité, mais il promet de me contacter s'il trouve quelque chose.

J'acquiesce, prenant soin de lui laisser mon numéro de téléphone.

Je ressors, vide et complètement désorientée.

Je remonte la petite ruelle vide et croise une maman, sa petite fille dans les bras. La petite me sourit, révélant l'éclat de ses yeux sombres cerclés de khôl.

Sa mère s'est arrêtée, surprise par l'intérêt que me porte sa fille.

Ses cheveux rejetés vers l'arrière tombent sur ses épaules, prennent des reflets bleus au soleil. Son visage dégagé de cette masse noire porte les traces d'une beauté vieillie. Ses joues sont rougies parce qu'il fait chaud et ses traits sont un peu fatigués. Ses yeux sont d'un noir profond, comme si de l'encre de Chine s'y était renversée.

Elle me sourit à son tour.

Soudain le calme m'envahit, je sais ce que j'étais venue chercher : un seul sourire d'Asie.